

UNE OMBRE DANS LE NOIR

PRÉFACE :

J'ai longtemps hésité avant de vous faire part de toutes ces choses, parlons plus tôt de ces événements. Il m'aura fallu tant et tant de jours, de mois et d'années pour parvenir à reconstruire ces brides de souvenirs si inquiétants, pour pouvoir enfin vous livrer ce récit. D'aucuns vont encore dire, c'est une histoire de revenants .

Mais celle-là d'histoire à quelque chose vraiment d'originale, d'abord dans sa durée et surtout et c'est le principal parce que c'est moi qui l'ai vécu. À ce jour si loin de cette demeure comment pourrais-je encore vous expliquer cette attirance malsaine qui tendrait à m'entraîner avec ses files fantomatiques pour me lier à ' ÇA ' J'ai essayé de ne rien omettre. Tout y est, sauf ... Peut-être ce fantassin de 1914, mais lui, vous dira sûrement le contraire. Allez savoir avec toutes ces ombres qui nous hantent.

Plus vous saurez regarder loin dans le passé plus vous verrez loin dans le futur

W Churchill

Sublimes Dames et aussi vous, belles Demoiselles, mes douces amies.

Je ne pourrai vous laisser, entamer la lecture de ce récit sans vous avoir auparavant prévenues.

Vous conviendrez d'ailleurs en lisant ces lignes, que dis-je au cours de ces pages que certains mots vous sembleront sûrement désuets de nos jours, voir incompréhensibles pour vous belles lectrices si avisées.

« Il » a bien sur insisté pour me rappeler que l'on n'écrivait plus comme cela dans ce 21 siècle. Mais que diantre, même un simple paysan se doit de garder un grand respect pour la gente féminine. Je l'ai forcément convaincu de me laisser écrire, pour raconter ces faits, dont je suis l'acteur incontournable. D'ailleurs je ne saurai me compromettre avec ces divers récits peu fiables des autres narrateurs.

Bien à vous

Votre Benjamin TROUILLET.

Je vous contemple, et déjà je devine votre sourire mélancolique à la pensée de vos chers souvenirs de votre enfance. Rappelez-vous, quand le soir venu vous écoutiez apeurée ces légendes d'esprits malfaisants. Comme vous, je vois moi aussi resurgir ces veillées familiales dans la vieille ferme de ma grand-mère ou celle-ci entourée de ses filles susurrant à voix basse des histoires de revenants. Blottis devant l'âtre nous les gosses, frissonnants et ravis, ont fermé les yeux pour éviter de suivre ces ombres inquiétantes qui dansaient sur le plafond.

Hélas quand l'heure de dormir nous surprenait, on se retrouvait souvent armé de la seule flamme vacillante d'une bougie, dans le silence oppressant de ce long couloir qui menait aux chambres. Tremblants soudain à l'idée de voir apparaître une de ces âmes perdues d'un des récits dont se moquaient nos parents. Aurais-je pu m'imaginer un seul instant que bien des années plus tard, je serai confronté à ces apparitions qui vous déstabilisent à jamais. Rien ni personne ne nous avez préparé à subir ce genre d'événements.

Gentilles dames,

Oserais-je vous conter, cette malheureuse histoire qui vous paraîtra sûrement incroyable. Car, soyez en convaincu nous sommes peu nombreux à savoir ce qui c'est réellement passé. Et si je prends sans conteste la place de « l'autre » pour vous narrer ce récit, c'est pour vous assurer ici que de la stricte vérité. C'est que j'y étais moi aussi dans cette demeure. Et puis quoi. Je l'ai vu, vivre, s'interroger, s'inquiéter et enfin se débattre dans de telles conjonctures, que seul votre serviteur pourrait remonter aux sources de ces événements. Malgré mes souvenirs qui parfois s'estompent, j'aurai tant souhaiter vous conduire vers l'extraordinaire. Mais oseriez-vous me suivre.

Il y a maintenant fort longtemps, un Maharadja avait fait construire, à la mort de sa princesse qu'il avait tant aimée un splendide mausolée le Taj Mahal..

Afin de lui prouver son éternel amour dans l'au-delà, il avait fait marquer sur l'édifice « Comme une larme sur la joue du temps » Il rappelait en ces quelques mots, que rien n'était jamais fini dans ce que l'on appelle la vie..

Certains d'entre vous, ont déjà perdu un être aimé. Et bien sur chacun souhaiterait qu'il ne soit jamais parti. Combien désireraient le revoir, le temps d'un simple instant. Mais sont-ils vraiment partis et surtout pour ou . Qui n'a pas entendu parler, ou peut être connu au cours de sa vie des histoires étranges liées au passage de la vie à trépas.

Ces ombres qui apparaissent soudain dans certaines maisons, dans certains lieux alors qu'on sait qu'ils ne sont déjà plus vivants. Ceux qu'on appelle des spectres et qui refusent de quitter ce monde. Pourtant, des personnes ont parfois été confrontés à ce phénomène de mort éminente, toujours selon leur dire.

Ils se seraient sentis aspirés vers un long tunnel de lumière bienfaisante. Certains de ceux-là se sont laissés emporter, avec une surprenante sérénité. Sans jamais opposer la moindre résistance. Alors pourquoi d'autres refuseraient-ils de partir et ainsi d'accepter leur destinée dans la mort.

D'autres faits biens étranges vous montreront ce paradoxe, ce fil ténu entre la vie et la mort, cette infime séparation qui fait de nous en un bref instant, un ou une bannière, une chose inanimée qui n'a plus sa place dans le monde des vivants.

Combien de mourants sont venus remercier leurs soignants pour leur dévouement à leur égard, alors qu'on les savait déjà décédés dans le service ou ils étaient soignés.

Peut-on croire vraiment toutes ces histoires, on en dit tellement... Je reste persuadé que certaines sont vraies, car des rapports de gendarmerie attestent ces événements. Et puis il faut tout de même se fier aux gens qui racontent. Eux même n'ont-ils pas déjà du mal à accepter leurs improbables récits de ses revenants. Ces phénomènes incroyables mais vécus et qui font resurgir leur peur, et leur angoisse.

Parfois honteux qu'on puisse tourner en dérision leur aventures fantomatiques. Ce sont presque souvent des personnes âgées, souvent socialement isolées qui en sont les témoins. On pourra toujours les accusées de sénilité, d'abus de médicaments,.Bien sur, il est rare d'entendre dans ces grands immeubles des cités populaires, des bruits d'un quelconque revenant. Ou alors dans ces stades de football, quand dix mille personnes hurlent et chantent.

Mais quoi ,Imaginez-vous un seul un instant dans une vieille maison, sans la moindre famille perdue dans ce petit village de la Creuse, ou d'ailleurs. Votre maison silencieuse et tellement vide maintenant, elle qui pourtant a connu ces joyeux cris d'enfants,.Ceux qui emplissaient votre demeure à l'époque. Maintenant, le jour est tombée après un simple et triste repas.

Comme d'habitude vous montez l'escalier en bois qui mène aux grandes chambres emplies de vide. Ces pièces si tellement propres et si bien rangées
Avec votre petit chien votre seul compagnon. Vous ouvrez votre lit et allumez votre liseuse, votre ami à quatre pattes installé à vos pieds.

Vos yeux sont enfin si las de lire, vous avez du mal à trouver le sommeil. Pour rester moins seule dans le noir, vous laissez la lampe encore allumée... Ce grand silence habituel vous étreint. Soudain, les oreilles dressées, votre caniche saute à terre, et gronde menaçant. Maintenant vous êtes certaine, vous entendez en bas les chaises de la cuisine grincer sur le carrelage. Pourtant vous le savez, le soir, vous les mettez toujours sur la table, depuis que vous êtes seule. Dans le doute, avant de vous relever vous écoutez encore si le bruit reprend. Le chien s'est enfin calmé, il renifle tout de même vers la porte.

Attentive, vous guettez ce bruit insolite. C'est peut être un voleur comme la dernière fois, mais lui, il a vite compris, car vous aviez tiré à travers la porte avec le fusil de votre défunt mari.

Le bruit de chaises de la cuisine vous parvient encore, d'ailleurs le caniche s'est encore mis à grogner. Rien ne vous fait plus peur dans cette maison. Votre époux, et vos parents y sont morts vous êtes la dernière à y vivre et sûrement à vouloir y décéder. Prudente, vous allumez la lampe de l'escalier, vous descendez maintenant les marches, le fusil à bout de bras. Tout est calme dans le couloir qui mène à la cuisine. Vous posez votre main sur la poignée et ouvrez franchement la porte. Déjà vous distinguez dans la pénombre que vos chaises sont bien à leur place habituelle. En éclairant, la lampe de la cuisine, vous vous décidez à toutes les déplacer dans le couloir cela les empêchera de grincer. Pensez-vous pragmatique. De retour dans votre chambre, à peine recouchée, vous les entendez crisser sur le carrelage. Vous s auriez préféré, la venue d'un voleur, car, on peut l'entendre mais surtout le voir. Pourriez vous deviner, qui pourrait agiter vos chaises, peut-être étant toute seule seriez-vous plus effrayée que cette maîtresse femme à qui cette histoire est vraiment arrivée.

Qu'auriez-vous fait, à sa place .

Montrez moi un héros, je vous décrirai une tragédie.

F. Scott FISGERALD

En ce mois de septembre, vos belles aïeules emmitouflées dans leurs manteaux, tendaient leurs cous gracieux par la fenêtres de leurs fiacres afin de contempler en franchissant le pont du Loiret ces nués de comètes qui illuminaient les nuits de cet automne de 1913.

« L'automne malade » de Guillaume APOLLINAIRE, enchantait leurs cœurs et ce poème n'évoquait qu'une douce mélancolie.

Ces vers ont - ils étaient si prémonitoire, comme certains s'attachent à le dire.

Ce qui est sur par contre, c'est que le 3 août 1914 la guerre fût déclarée avec l'Allemagne. Un conflit qui hélas pour vos belles, grand mères, amena le temps des souffrances et de la disette.

Pauvres demoiselles, elles si pimpantes dans leurs corsets qui n'aspiraient qu'à n'écouter que des poésies.

Hélas, l'année de 1914 était venue avec ses tensions mondiales. Et malheureusement pour vous aussi, il vous faudra dans les sillons de terre d'Orléans tacher vos robes et vos jolies bottines, si vous consentez avec moi poursuivre cette histoire.

En ce début d'août, tous ces problèmes politiques que j'entendais n'étaient pas mon affaire à moi Benjamin TROUILLET, qui avait toujours vécu dans la ferme de Chaussy dans le nord du pays d'Orléans. Je me contentais de travailler dans les champs. Tout en claquant la langue pour incitait le percheron à tirer la charrue. Je fixais le bout du sillon, là où la cime des arbres touchaient le ciel qui devenait menaçant. Je fis une halte au bout d'un moment et je contemplais en me retournant tout le travail accompli. Je sortis mon mouchoir et tentais de m'essuyer le front malgré mes mains maculées de terre. Les moissons seraient belles cette année. En même temps je me remis à aiguillonner le cheval pour qu'il reprenne le trait,

je devrai m'activer, avant que la pluie n'arrive. Subitement j'entraperçus au loin au milieu des mottes de terre, ma mère qui courait vers moi en agitant les bras.

Qui avait-il de si important pour qu'elle sorte de sa cuisine ?

Essoufflée, la bonne vieille roulait ses bons gros yeux, essuyant sa sueur et ses larmes, avec son tablier gris, C'est une lettre pour toi balbutia-t-elle, je crois que c'est le Ministère de la guerre. Elle me tendit la missive.

La mère avait déjà compris tout ce que ce papier bleu pouvait représenter. Un départ probable pour aller combattre les armées de l'empereur Guillaume II. Fataliste, j'essuyais mes mains sur ma chemise de bure et d'un geste nerveux, j'ouvris l'enveloppe. La mère doit avoir raison, car ici à la ferme de Choissy on n'avait jamais reçu ce genre de lettre. En lissant ma petite moustache, j'enfourmais la lettre dans ma poche. Tu as raison Mam, C'est bien l'armée qui m'a écrit, Il va falloir que je parte. Mais qui va s'occuper des bêtes et des champs, reprit ma Mère, je n'ai plus la force depuis la mort de ton père, l'année dernière.

Va, je repris, tu ne seras pas la seule, regardes, le frère de Madeleine est déjà sur le front à attendre les Allemands. Tu le sais bien Mam. Maintenant, je n'ai que le temps de prendre quelques affaires, et de passer à la ferme des COUTIAUX pour faire mes adieux à Madeleine. .

En détachant la charrue, je pris la bride du cheval et je me dirigeais vers l'écurie. Ma mère trotinant à mes côtés, parlant d'une voix saccadée, elle me prodiguait des conseils mais la pauvre, je ne l'entendais déjà plus j'étais déjà ailleurs.

Après être passé à la ferme des COUTIAUX pour voir la Madeleine, je l'avais réconforté tant bien que mal et lui avais promis de lui écrire tous les jours. Elle m'accompagna sur la route et me fit de grands gestes de la main en serrant son mouchoir. Le baluchon sur le dos j'entamai d'un bon pas le chemin vers Orléans. La pluie qui menaçait me surprit, peu après.

Heureusement qu'avant d'être trop mouillé, je réussis à grimper dans une Patache (diligence publique) qui finit de me conduire à la ville. La caserne d'incorporation été à deux pas de la Ferté Saint Aubin. Je passais le poste de garde avec l'appréhension au ventre conscient de tout ce que je laissais derrière moi. Incorporé comme d'autres au 331 régiment d'infanterie, on m'envoya faire mes classes à la Roche sur Yon.

Dames, Demoiselles, relevez donc vos beaux jupons. Il ne fallait pas aussi partir en bottines. Ne vous l'avais-je pourtant répété.

Votre, Benjamin à la bataille de la Somme,

De la base arrière le train des conscrits parti de la Roche sur Yon en Vendée, avait mis plus de 24 heures avant d'arriver à Paris. Une joyeuse foule de soldats descendit des compartiments en cette soirée du 7 au 8 septembre 1914..

Paris était assiégée par les troupes de Guillaume II, qui ne se trouvaient plus qu'à 70 kilomètres de la capitale. Mais, j'étais comme tous les autres jeunes gens impatient d'en découdre avec ces Allemands qui foulaient encore le sol de notre mère patrie. La fleur au fusil les hommes riaient et pensaient que la guerre ne durerait pas. Pourtant, ma sagesse de paysan m'empêchait d'être aussi enthousiaste. Encore quatre mois disaient-ils, et on aura chassé l'occupant, et puis on sera de retour chez nous pour la fin des moissons. Dans la nuit, avec les soldats criants et gesticulants, nous fûmes dirigés et encadrés par les officiers. On s'en allait par petits groupes remplir des taxis parisiens garés en file indienne devant la gare de Lyon. Je baissais le bout de mon fusil, pour éviter le toit de l'automobile et puis je montais dans le taxi déjà plein de soldats.

Certaines recrues s'accrochaient sur le marche pied des véhicules et agitaient les bras pour encourager les autres à venir nous rejoindre. Arrivés sur le front près d'ESTERLIN, les taxis déversèrent nos troupes. Celles-ci couraient s'amonceler vers des buttes de terre qui les protégeaient plus ou moins de la canonnade ennemie.

Dans la faible clarté matinale je suivis une colonne de soldats juste devant moi. Baïonnettes au canon ! Cria soudain notre officier sous le bruit des obus. Une longue attente commença, nous étions rangés face aux allemands, on avait tous levés nos fusils, un cri inhumain retentit quand nos troupes surgir des tranchées. Une pluie de balles frappa les premiers rangs ... D'autres emportés par leur élan continuèrent à charger les lignes Allemandes. Percant d'un coup le front de la bataille.

Toute la journée, des corps à corps furieux avaient entamé nos chairs déjà meurtries par d'autres balles ou par d'autres éclats d'obus.

Dans l'après midi, un groupe important de soldats affolés, passèrent soudain devant moi. Cours camarade me dit l'un deux, il n'y a plus personne derrière toi. Tu es le dernier et tu vas te faire tuer, suit nous vite.

Ébahi, et toujours traumatisé par ces amas de corps sanglants qui jonchaient le champ de bataille D'un bond je m'ensauvais du trou d'obus, en courant je m'agglutinai aux groupes de soldats en déroute. Ma première peur passé je me retournais, mais ne vit personne nous poursuivre. Tout Heureux de ne pas être blessé je me jetais dans la première tranchée tenue par des Français. Réconforté par les autres soldats, on me donna une grande lampée de vin qu'on distribuait généreusement aux soldats avant et après les affrontements. L'après midi touchait à sa fin dans chaque camp on s'était retranché dans ses quartiers le long de la ligne de front. Je me nettoyais mon visage avec l'eau de sa gourde quand....Un officier s'approcha de moi et de ton martial me dit « Soldat suivez moi »

Un peu déconcerté par cet ordre qu'il m'adressait je le suivis sans un mot

Le gradé et moi nous avons passé un dédale de tranchées, l'officier me poussa d'un coup vers un détachement de soldats tenus en respect par d'autres.

J'aperçus l'homme qui m'avait dit de le suivre, et je lui dis « Que faisons-nous là ? »

Mon pauvre marmonna l'autre fortement abattu. Nous sommes tous portés déserteurs, Et il fit un geste du menton, montrant d'autres soldats, la tête baissée assis dans la boue de la tranchée.

Mais! Moi, je combattais quand tu m'as dit de te suivre... Hélas, va leur dire maintenant, dit l'autre désespéré en secouant sa tête. Brusquement, on nous intima à tous de nous lever.

Soldats, reprit un Officier supérieur. Pour avoir fui lors de l'affrontement contre l'ennemi vous serez tous fusillés dans les délais les plus brefs. C'est ainsi que je fus amené avec les autres devant une tranchée inoccupée en retrait du front. Un peloton d'exécution se mit rapidement en place. Nous, les soldats accusés de désertion on nous aligna, le long du trou. Dans le crépitement de la fusillade, tous les hommes s'écroulèrent morts dans la tranchée. Le commandant du peloton s'écria : Allons-y ce soir, nous boucherons le trou, pour l'instant l'ennemi nous attend, suivez moi. Et la colonne de soldats se remit en route.

Ah! Ma belle Jovente(Jeune fille), vous frissonnez dans votre manteau. Vous pensez déjà à ce pauvre Justin. Mais que diable, pourquoi avez-vous, voulu me suivre sur ces champs de bataille. Vous voilà bien marri, la guerre n'est pas faites pour vous, ni pour personne d'ailleurs.

Attendez, attendez, si jolie ne partez pas encore, certes je vous vois fort troublée, voir même accablée de ce prompt dénouement mais ne soyez point trop triste, que nenni, que nenni, votre Justin n'est pas encore occis ce gentil bougre, croyez moi !

POURVU QUE JE SOIS AU PARADIS, AVANT QUE LE DIABLE NE S'APERÇOIVE DE MA MORT avait dit un jour quelqu'un. Mais le destin qui nos pas...

je pensais ainsi, moi Benjamin TROUILLER juste avant de mourir. J'eus aussi la grande présence d'esprit de me laisser tomber avant la fusillade, sous les corps amoncelés, je savais que j'étais encore vivant. Je respirais.

Sans bouger j'attendis la nuit, et en rampant, sous le rougeoiement des tirs de canons, j'arrivais à m'extirper de cet enchevêtrement de bras et de jambes. Je m'assis et toujours maculé de sang et de boue, je me mis à réfléchir. Mon bon sens de paysan me poussait à retrouver mes chefs, qui avait ordonné ma mort ainsi que celle des autres. D'ailleurs avais - je, d'autres choix, il fallait leur démontrer que je ne n'étais pas responsable de cette honteuse débandade, vers l'arrière de nos lignes. Au matin, je réussis à remonter des centaines de mètres de tranchées, et enfin j'aperçus une grande tente ou entraient et sortaient des officiers que je reconnu grâce aux galons qu'ils portaient. Armé de tout mon courage, je surgis dans la tente, et saluais rapidement un gradé qui tout étonné de me voir m'ordonna de me présenter.

Je lui dis bredouillant, je suis un miraculé on m'a fusillé mais je suis toujours vivant .

À ce moment là, attiré par le bruit un général apparu du fond de la tente.

Mon général, commença le gradé cet homme me raconte une histoire tout à fait farfelue Hautain, le général se tournant vers moi et m'interrogea . Alors mon bon ! Que se passe t il

Je lui racontais ma fuite devant l'ennemi et tout le reste. Le peloton d'exécution et ma chute dans la tranchée, après vérification de mon histoire. On voulu bien oublier mon intermède funeste d'autant que je me portais volontaire pour les premières lignes du front.

Gentes dames et gentilles demoiselles, vous voilà rassurez sur mon sort.

Quelques pages encore et loin de la canonnade vous pourrez vous réchauffer auprès d'un bon feu, enveloppez-vous dans un de vos plus beaux châles celui qui vous rend si mystérieux à mes yeux, et surtout écoutez la suite de mon récit.

On n'attrape pas un lièvre avec un tambour.

Il se moque encore de mes proverbes, qui sont depuis longtemps dépassés me dit il, mais oseras t il se gausser encore bien longtemps.

Le paysage de la Somme en ce mois de septembre de 1914, ressemblait à quelque chose d'horrible pour vos si beaux yeux. Vous qui n'aviez connu que les bords de Somme ou vous canotiez en tenant d'une main votre livre et de l'autre votre beau chapeau blanc garni de tulle noir.

Non! Je ne pourrai vouloir encore vous entraîner dans ces trous, ou je me cachais comme beaucoup d'autres en attendant que ces obus arrêtent de mettre nos corps en charpie.

Bougre! j'aurai été le dernier à partir de cette tranchée après ma funeste aventure, qu'aurais-je pu faire d'autre sinon qu'attendre la mort. Fatalement l'obus fatal, arriva un jour, et il tomba dans la tranchée. Tous moururent sauf moi, transpercé de toute part mais toujours vivant.

Dès que la canonnade cessa, les infirmiers mirent au moins la moitié d'un jour pour ramasser tous ces corps et moi avec.

Bien que très grièvement blessé, je fus envoyé par train médical vers la gare des Aubray, celle d'Orléans.

Ensuite allongé et emporté dans un chariot à bras, on me conduisit vers le tri médical dans une caserne du quartier St Jean. Ballotté de toute part, j'étais dans l'incapacité de bouger, tétanisé que j'étais par ces terribles douleurs au dos et à la poitrine. Pendant que je subissais les roues de la carriole qui tanguait sur les pavés, j'entendis les brancardiers qui disaient. Tout est plein, on va les mettre ou encore ceux-là.

« Vingt mille dieux, répondait l'autre, il y a plus de mille blessés à Orléans et il y en arrive encore par trains sanitaires. Et ils continuèrent à s'arquebouter pour pousser le tombereau ou j'étais couché avec les autres.

Le regard perdu vers le ciel, je vis qu'on pénétrait enfin dans une caserne. Rapidement, un homme vêtu d'une grande blouse blanche s'avança, et nous examina l'un après l'autre.

Tous les hospices sont surchargés, les couvents aussi et on n'a même plus de quoi les soulager. Je n'ai plus de calmant plus de pansement. Répétait inlassablement l'homme.

Désabusé, je l'entendis dire, descendez ceux qui peuvent encore marcher pour les autres trop gravement atteints, amenez les dans l'immeuble du fond qui appartient à la garnison, oui juste au bout, la-bas, il y a des sœurs catholiques qui s'en occuperont. Le chariot s'ébranla à nouveau et pris sûrement la direction de la rue.

Je me disais peu importe où je vais, je resterai vivant. Je n'ai pas échappé à ce peloton d'exécution pour mourir maintenant. Un blessé geignait à côté de moi, quand la carriole s'arrêta. L'un après l'autre, on nous installa dans une civière, je sentis qu'on nous faisait gravir un escalier dans le noir.

Arrivé dans une pièce avec de très hauts plafonds, on me mit sur un grabat à même le sol. Je crus reconnaître une sorte de plancher qui se mit à grincer, quand on m'y déposa. Accolé à d'autres blessés, et épuisé par la douleur je perdis connaissance. Dans la nuit, je sentis une main charitable qui me releva la tête pour me verser de l'eau dans la bouche et puis... Le petit matin arriva, en tournant difficilement la tête je pouvais encore entrevoir les rayons du soleil qui se levait par la fenêtre de la chambre, dans la pénombre un homme parlait à voix basse. Non ma sœur disait-il, je n'ai plus de calmant, impatiente la sœur reprenait, mais docteur, regardez comme ils souffrent ces pauvres gens. Hélas répondait l'autre il n'y a plus rien à faire pour eux, ils vont mourir. J'écoutai tout cela attentivement, j'étais certes blessé mais pas encore sourd.

De ma main valide, je cherchais un moyen de me faire entendre, je me mis à fouiller fébrilement le long de ma jambe entre les deux matelas, je sentis une sorte de long objet qui pouvait être un pilon abandonné. Je le serrais de toute mes forces dans ma main et je commençais à marteler le plancher. Non! je suis vivant ! Vivant! Vous m'entendez. Je discernais que certains éclopés pressentant déjà la mort arriver, avaient réussi à se hisser à bout de bras sur le rebord de la fenêtre, pour voir une dernière fois le soleil se lever. Je refusais, quant à moi de me laisser emporter par la mort.

Subitement tout fût très différent, incapable de me lever quelques instants auparavant, je sentis une douce chaleur m'envahir. Un brusque jet de lumière me fixa, je cru d'abord que c'était un simple rayon de soleil. Mais la lumière vive me fixait et elle s'intensifia, j'étais baigné de toutes part par l'incandescence et bienfaisante luminosité, je ne ressentais plus rien de mes terribles douleurs. D'un seul coup j'allais mieux, j'étais même capable de me lever. Par des gestes réfléchis et mesurés, je parvins, à me mettre assis observant un moment tout autour de moi , comme détaché de toutes souffrances. Je me mis enfin debout, en jetant un dernier regard vers les geignements (gémissements) des mourants en les abandonnant sans empathie, je me dirigeais vers la porte grande ouverte ou le long tunnel de lumière m'appelait.

Allons ma Mie,

Croyez moi, J'aurai tant voulu vous épargner tout cela. Vous narrez autre chose que les affres de cette bataille. Hélas, si jolies demoiselles, si douces dames, vous avoir fait tant marcher sur les bords dévastés de la Somme, qui en d'autres temps, ont connu vos rires étincelants. Pourrais-je maintenant vous empêcher de me suivre comme une ombre. Vers le passé vers l'année 1870 ...

Mais ou nous mène-t-il cet enragé, me direz-vous. Que Diantre, comment pourriez vous comprendre, si je ne vous ai pas tout dit. Prenez donc ma main et laissez moi vous emmener juste le temps d'un instant vers ce conflit qui n'a duré que 5 mois en 1870. Vers ces Hulants(Cavaliers prussiens), ces soldats qui envahirent Orléans.

Je ne saurai trop vous conseiller de mettre votre beau manteau, car il ne fait pas si chaud en ce début de novembre de 1870.

Voyez, ces pauvres hères, ces petites gens pillés, rançonnés par les prussiens.

Là sous ce porche à l'abri des flocons de neige nous serons mieux pour observer. Voyez encore tous ces blessés de toutes nationalités, que le peuple malgré sa souffrance, encourage et dirige vers les hospices déjà surchargés.

On conduit et on entasse les souffrants dans des chariots. Hélas, ceux déjà trop atteints, voir irrécupérables sont envoyés là-bas au fond d'une rue dans ce sombre immeuble. Courage, Suivons les.

Enfin, l'apercevez-vous sous la neige cette grande bâtisse avec ses toits en ardoises déjà si sombres, ces lugubres fenêtres.

D'ici on peut distinguer toutes ces carrioles alignées qui descendent les grands blessés, ces mourants. Tous ces uniformes mélangés les Français, les Prussiens tous souffrent et vont attendre la mort dans cette maison du bout de la rue. Regardez vers la fenêtre du haut ses visages inquiets déformés par la douleur, tous crient mais on ne les entend pas, nous sommes trop loin.

Vite partons ! C'est insupportable.

Très dignes dames et superbes demoiselles,

Il en est des gens comme des maisons.

Au premier coup d'œil, quand vous entrez dans un logis, vous savez si cet endroit respire la quiétude. Ne dis on pas d'une maison. Oh, que cette maison est accueillante.

Quand je remonte dans mes souvenirs, hélas si gentilles Dames il y a bien trop de temps maintenant. J'avais eu l'occasion de visiter une Gentilhommière cossue lors de mon séjour prolongé à Orléans. A l'époque de la royauté habitait dans cette gentilhommière le frère cadet d'un seigneur. Un houx mémorable, sinon le plus beau de France ornait l'entrée du domaine de cette Gentilhommière, et ce gentilhomme y vivait simplement. Dans une grande pièce campagnarde, trônait une très respectable cheminée quelques meubles d'époque faisaient encore raisonner l'ambiance des veillées aux chandelles. Les invités devaient s'alanguir devant un bon feu de bois, avec à la main un verre d'un vieil alcool. Cet homme avait l'estime de ces fermiers qui lui rendaient bien.

Par dérision, et dû au fait que son frère aîné occupé un château luxueux. Il avait gravait sur le fronton de sa demeure cette phrases éloquente.

Peu importe la demeure, pourvu que bon amis y demeurent

Bien évidemment, bien plus loin dans le château du frère aîné le faste et le luxe était de mise.

On peut encore s'imaginer, l'accueil dans ces immenses pièces, éternellement froides durant les longs mois d'hiver. On est loin du cercle d'amis fumant la pipe au coin d'un bon feu.

Un dernier exemple bien loin de la région de Blois et de ses fastueux châteaux.

Si ! Si ! Laissez moi garder votre main, que je puisse vous emmener muguer, vers les contre fort du Lot et Garonne.

Là, près de la Lède, ce petit cours d'eau qui chemine autour du Castrum de Calviac. Là! Vous dis -je, vous pourriez apercevoir si vous tendez votre cou gracile, une jolie et très ancienne petite ferme avec sa haie de noisetiers, ses murs en pierres sèches. Sa petite boîte aux lettres en forme de maison occupée à plein temps par un nid de mésanges que nulle personne au monde n'oserait déranger. À ce point que ce brave facteur, était obligé parfois de monter le raidillon qui mène au logis pour éviter de déranger les gentilles volatiles en couvaïson.

Hissez-vous plus encore, Si, si, sur la pointes de vos si jolies bottines. Vous voyez, regardez voleter dans le soir qui tombe, c'est le grand duc qui regagne son nid sous les combles. Respirez cette douce quiétude qui y règne et que rien ne pourrait troubler. Qu'elle était belle et vieille cette ferme. On devait s'engourdir devant la cheminée, surpris parfois par une braise qui soudain bondissait et illuminait les tomettes de la pièce. C'est ce que je vous dis une maison si chaleureuse.

Maintenant, êtes vous convaincue. Je vous vois hocher la tête. Qu'est ce, un doute,

Je comprends vos pourquoi, ce tour de France avec cette fatigue accumulée, ces champs de bataille, les gentilhommières. Et maintenant le Périgord. Sans parler de vos bottines souillées, vos robes maculées par cette neige dans Orléans en 1870. Tout cela en valait-il vraiment la peine, et pour quoi, pour qui d'ailleurs.

Ha, ingrates, vous étiez si bien aise, de me suivre apeurées, toutes frémissantes, ravies de parcourir ces chemins empreints de gloire celle de vos ancêtres. Il est temps pour vous de comprendre, c'est là que je voulais vous entraîner.

Vous ne pouvez plus reculer c'est trop tard ...

UNE SI BELLE DEMEURE.

Rappelez-vous....

Un soir sous la neige, nous étions tous les deux sous ce porche les mains entrelacées.

On pouvait voir défiler ces Prussiens, devant la place Jeanne D'arc d'Orléans en cet hiver de 1870. Souvenez-vous, gentes Dames et Demoiselles. Éplorés par tant de misère nous avons même suivi ce train de blessés, vers une certaine rue du quartier St Jean. Vers cette grande demeure.

Bien sûr, vous étiez encore dans vos langes quand cette bâtisse fut construite, il y a déjà fort longtemps pour héberger ces familles d'officiers.

Quartier ST JEAN, ORLÉANS

A l'époque c'était une si remarquable demeure, partagée en appartements pour les cadres de la caserne des Hussards Français. Elle fût construite dans les années 1800. Les officiers de cette caserne n'avait que peu de chemin à faire pour retrouver leur famille. Même un jardin leurs été dévolu, on entendait encore en ce temps là, le rire des enfants jouant sur leurs chevaux de bois dans le petit jardin. Cette demeure respectueuse, coupée en son milieu par une un grand mur était séparée en logement de 2,3, ou 4 pièces, avec un étage et encore au-dessus un grenier qui englobait l'ensemble du bâti. Ces appartements agrémentés de hauts plafonds et de belles moulures dans le plus pur style empire. Des cheminées parées de marbre ornaient les chambres.

La guerre de 1870 avait accompagné les Prussiens dans la prise d'Orléans. Entraînant rapidement la fuite des familles laissant à l'abandon cette vaste maison. Confondus, par la masse de blessés des deux camps, toutes les armées belligérantes avaient convenu que les souffrants sans distinction de races ou de nationalités, Français et Prussiens seraient soignés tous dans les hospices de la ville, et pour les cas les plus désespérés, ils seraient regroupés dans des maisons inhabitées qui seraient transformées en mouiroirs. C'était la guerre que voulez-vous. Jour après jour, Mois après mois , années après années, Siècle après siècle. La maison resta habitée que pour de rares occasions. Le temps, Belles Dames chasse le temps....

Au siècle dernier en 1898 – ORLÉANS

Extrait de la vie d'un locataire de cette maison, de nombreuses années après les terribles événements de 1870.

La guerre au Tonkin lui avait laissé un goût amer de batailles successives. Ce retour à Orléans, sous une pluie fine, dans la maison de la rue du Maréchal Maunoury n'apaisait pas apaisé sa soif de partir encore ailleurs. L'adjudant Émile BOUVIER à 43 ans, rêvait en secouant sa capote d'autre chose. Il leva la tête et s'engagea résolument sous le porche en ouvrant la grande porte en bois qui grinçait.

L'homme qu'on sentait massif sous sa pelisse, avec ses yeux bleus, avait du être un bel homme dans sa jeunesse malgré sa calvitie. Maintenant d'un œil désabusé, il jetait un regard sur le jardin abandonné où traînaient encore un vieux tonneau et le landau du petit Louis son fils.

Il commença à monter les marches de ce grand escalier si noir, Il regarda machinalement la vieille ampoule cassée qui trônait à 4 mètres de hauteur dans la cage d'escalier, encore une fois son sac à dos réglementaire lui cisaila les épaules. Sur le palier il souffla d'énervement en regardant sa bande molletière de la jambe gauche qui était tombée sur sa cheville comme un vieil accordéon.

Il chercha la clé qui était toujours restée cachée dans le cruchon émaillé sur le petit palier. Il ouvrit la porte et entra dans la cuisine où la vaisselle de son dernier repas traînait encore depuis son dernier départ. Il regarda par la fenêtre à petits carreaux dans la rue, le mois de mai aurait du normalement chasser la pluie et la brume pensait-il. Marthe était partie précipitamment, elle avait emporté que le strict nécessaire. Les meubles, les bibelots de la grande chambre et leurs petits napperons en dentelle de tulle étaient toujours là. L'Émile savait pourtant l'attachement que sa femme pouvait porter à son trousseau. Il alluma la lampe en cuivre sur la vieille table à battants et vérifia machinalement que la porte de l'autre chambre qui donnait, elle aussi sur la cuisine était bien fermée.

Cette chambre destinée au petit Louis n'avait jamais été occupée, malgré ses grandes fenêtres. Elle restait glaciale et les murs continuaient toujours à suinter. Marthe avait donc décidé d'installer le nourrisson dans leur propre chambre qui lui paraissait la moins insalubre.

La nuit était maintenant tombée, il était campé devant le petit réchaud à charbon, qu'il avait posé devant la cheminée de la chambre, il avait fait griller du saindoux sur du pain noir.

L'Émile sortit sa tabatière et commença à priser le tabac, en attendant que le pain s'imprègne du saindoux. C'est là qu'il entendit les premiers coups sourds, ceux dont Marthe lui avait si souvent parlé dans ses lettres. Il plaqua son oreille sur le plancher sachant pertinemment que les appartements du bas étaient vides et inoccupés depuis. Intrigué, il n'arrivait toujours pas à situer l'origine des bruits qu'il entendait. Le silence succéda aux coups, il laissa le réchaud s'éteindre, et se coucha sans toucher à son maigre repas, plus atteint qu'il ne voulait l'admettre sur l'origine de ces manifestations de bruits incompréhensibles. Plus tard dans la nuit, il entendit dans son sommeil la grosse porte du bas cogner. Encore pas fermée pensa-t-il et il se retourna dans son lit. La maison bourgeoise à deux étages typique de l'Orléanais, bordait d'un côté les champs de manœuvre du régiment des hussards installés là depuis la défaite de 1870.

L'adjudant BOUVIER avait hérité cette demeure de ses parents, après la guerre.. Il ne comprenait toujours pas pourquoi sa grand-mère ne voulait plus l'habiter, pourtant fort bien placée à deux pas des commerces, Elle n'en démordait pas la grand mère, Je ne retournerai jamais là-bas. Il y a des choses étranges qui s'y passent.. Je préfère rester à Chanteau la Foulonnerie, même si c'est loin d'Orléans lui disait-elle.

En 1890, l'adjudant charpentier de son métier s'était pris en noce avec une fille de Villard sur Boeges pendant son cantonnement à Annemasse pour mater les révoltes des partisans de la Savoie libre et indépendante...

Un mariage heureux, dans les premières années le petit Louis était né. Et puis les absences quasi permanentes d'Émile BOUVIER pour les grandes manœuvres de son régiment ainsi que l'éloignement de sa Savoie natale avait eu raison de la patience de Marthe.

En avril de l'année 1895, Madame BOUVIER laissa une lettre accrochée à la grande porte du bas qui expliquait que rester seule tout l'hiver avec le Louis âgé maintenant de 2 ans.

Le courage lui avait manqué pour affronter encore seule ces bruits et ces cognements qui ne venaient de nul part dans cette lugubre maison. Elle avait pris sa décision d'amener leur fils pour retourner vivre dans sa famille à Boège. L'Émile pris fort mal la chose.

Il cru que sa femme avait eu un transport au cerveau. La solitude et les coups inexplicables avaient du avoir raison de la pauvre femme pensa-t-il.

Chères vous,

Eh bien faut il vraiment que je vous le dise, bien sur je l'ai vu arriver un jour et faire tant et tant de bruit pour ouvrir cette porte du bas ... Un inconnu ici, après tant d'années dans notre maison livrée depuis des années à l'abandon.

Mais avançons dans ces années de turbulences... Année 1972 :

Un vieil adage bien connu, On récolte toujours ce que l'on semé.

Hélas pour moi cet adage calquait étrangement à la situation épineuse dans laquelle je m'étais enlucé. Je n'avais rien semé, Je n'avais rien récolté. Héritier, d'une famille de militaire, je n'eus à cette époque pas d'autres choix que de m'engager dans l'armée..

Si tôt dit, Si tôt fait, j'avais embarqué à la gare St Charles à Marseille avec femme et enfant.

Et de là on s'est retrouvé fort rapidement en Allemagne. Simple soldat dans l'arme du Génie (Oh, je vois déjà que vous souriez, soyez, rassurées je n'étais pas tout seul heureusement dans ce Génie. Magner la pelle, construire des ponts sur les bras du Rhin, fût l'apologie de cette divine période comme vous pouvez sans doute vous l'imaginer.

La vie dans les Forces Française en Allemagne ne comportait pas que des inconvénients. Certains attraits amélioraient notre séjour, economats, essence détaxée, logement gratuit, linge de maison. Malgré tout cela, je fus vite las d'une situation professionnelle, qui n'évoluait guère.

Je demandais rapidement une affectation pour une école d'officier technicien basée à 17 kilomètres d'Orléans en pleine forêt. En 1972, affecté à cette école, ma nouvelle vie en France débuta par de franches désillusions. .

Malgré ma jeunesse je restais persuadé, que j'étais la dernière roue du carrosse du bureau qui attribuait les logements dans la garnison. Attendez me disaient-ils, prenez un hôtel pour le moment tout est plein en logement cadres .

Après plusieurs nuits d'hôtel et sans argent, je conduisis en désespoir de cause ma compagne et notre rejeton à la gare d'Orléans, afin qu'elle puisse être hébergée chez des parents le temps qu'un logement se libère sur Orléans.

En attendant j'étais moi même logé dans mon école. Quelque temps se passèrent encore, et un jour un coup de téléphone du bureau des logements m'apprit qu'un vieux logement insalubre et inhabité depuis très longtemps pouvait peut-être me dépanner pour un certain temps.

Oh ! Le beau logement !

Allez le voir, m'avait dit la personne responsable du bureau, je ne garantis rien, de tout façon c'est à prendre ou à laisser. Moi même, je ne suis jamais rentré à l'intérieur .

On vous fera, quand même payer un petit loyer.. Et l'appartement qui vous est désigné est un petit 2 pièces sans volets, mais au premier étage tout de même.

Vous ne serez pas dérangé, le reste de l'immeuble est vide, si vous voulez le prendre il faudrait me le dire rapidement. Trop heureux de pouvoir enfin faire venir ma famille, et surtout d'avoir un toit sur ma tête pour l'hiver qui s'annonçait, je ne fis qu'un bond pour découvrir cette merveille tant attendue. Je garai rapidement ma voiture, et je jetais rapidement, un regard sur la façade. À première vue, qu'aurais-je pu vous dire... Sommaire... Cela aurait été le maître mot.

Au fond d'une impasse qui faisait rotonde derrière le champ de manœuvre des Hussards, une grande bâtisse abusée et martyrisée par le poids des ans.

Impatient tout de même, je me présentais devant une grande porte cochère aux gonds mal huilés, derrière cette ouverture un corridor qui donnait aux quatre vents et qui s'ouvrait aussi dans un petit jardin à l'abandon qui faisait le tour de l'immeuble.

En traversant le corridor on accédait à une autre porte couleur d'un gris douteux, tout semblait figé dans le temps, à l'abandon sûrement depuis bien des années. C'était le triste constat que je pouvais faire partout où mes yeux se posaient.

En franchissant cette nouvelle porte. Je me retrouvais dans un hall, de part et d'autres les portes de deux appartements se faisaient face.

En portant mon regard devant moi je percevais un sombre escalier avec une halte à mi hauteur qui avait du être éclairée il y a déjà fort longtemps par la lampe que je voyais accrochée à cet inaccessible plafond.

Car je vous l'affirme, j'avais beau m'acharner sur le vieil interrupteur rien ne se passait.

« Grimpez, vas voir me suis je dit c'est peut être mieux en haut ».

Qu'auriez vous fait ! À ma place.

Au bout d'interminables marches on arrivait sur un tout petit palier et de chaque cotés des portes une à ma gauche et l'autre qui me faisait face.

Je sortis la clé, et je la poussais dans la serrure de la porte qui était la plus proche. En tournant la clé, je pressentais déjà que c'était le logement que l'on m'avait attribué. J'ouvris le battant et découvris une petite cuisine tout en long éclairée tout au bout par une fenêtre.

De chaque coté de la cuisine s'ouvraient deux grandes chambres, l'une agencée de deux fenêtres qui formaient l'angle de la bâtisse. L'autre un peu plus petite donnait sur la rue MAUNOURY. Toutes deux s'ornaient d'une cheminée avec un plateau en marbre..

Le tour du propriétaire terminé, j'explorais le palier à droite, grimpais les quelques marches qui montaient au grenier. Sans intérêt, il faisait noir.

Sans un sous vaillant en poche, sauf la voiture décapotable qui m'attendait en bas. Ma décision fût vite prise.

Je retournais au bureau des logements et signais les papiers qui faisaient de moi le seul locataire de cet immeuble depuis bien des temps.

Ah, Une chose encore, m'avait informé le responsable du bureau, l'électricité n'est pas bonne rien ne fonctionne plus très bien,, d'ailleurs c'est pour cela qu'on vous le loue pas très cher. Merci pour moi ! Me suis - je dit.

En ce mois de novembre et dans les jours qui suivirent, je n'eus de cesse que d'essayer de vendre ma chère et belle décapotable pour l'échanger contre quelques meubles et une vieille voiture.

Jeunes et Insouciants, si, si, nous l'étions, quand nous commençâmes à nous loger dans cet appartement derrière les champs de manœuvre de cette caserne. On frotta et on balaya des amas de poussière et de toiles d'araignées accumulées là depuis combien d'années. On dégagea même le jardin de tous ces vieux tonneaux, ces landaus d'un autre siècle, et aussi des oripeaux entreposés dans une vieille cabane délabrée. Enfin on entama les grands travaux de peintures et de tapisseries après ce nettoyage. A l'époque la mode était à la tapisserie ne pouvant et ne voulant déroger à la règle nous choisîmes la plus belle et la plus chère des tapisserie, une à fleurs bleues pour la chambre de notre rejeton.

Partagé entre mes études et la réfection des pièces du logement, je finis tout de même par admirer la tapisserie à fleurs que je venais enfin de poser dans la chambre. Cette pièce semblait encore humide après tant d'années d'inoccupation.

Le lendemain matin, en ouvrant la porte de la chambre nouvellement tapissée, je fus très surpris de constater que des taches noires, grandes comme des mains avaient envahies tous les murs pendant la nuit. Toute notre belle tapisserie, était maculée d'un noir d'encre. Passé ce moment d'abattement, je trouvais mille excuses à ce phénomène incompréhensible. Avec l'insouciance et le courage de la jeunesse, on se fit un point d'honneur à reposer dans les jours qui suivirent une nouvelle tapisserie. Cette fois là, je pris maintes précautions, je grattais le vieux plâtre et en refis un neuf. J'attendis durant des jours, que tout soit vraiment parfaitement sec. Enfin sûr de mon fait, je commençais un nouveau travail de pose, j'avais fermé les fenêtres de la chambre pour éviter que l'humidité glaciale venant du dehors puisse entamer de quelque façon mon œuvre. Comme il n'y avait pas de chauffage en dehors des quatre feux de notre gazinière, nul autre chauffage n'existait à l'époque en dehors de ce chauffage d'appoint. Il y avait bien, les cheminées, mais nous n'osions les utiliser à cause de leur totale vétusté. Et craignant surtout de mettre le feu à notre petit appartement.

Le lendemain ! Nullement inquiet du résultat on alla découvrir avec entrain notre travail. En ouvrant la porte de la chambre.

STUPEUR !

C'était pire que la première fois les mêmes taches noires avaient cette fois ci couvert même la porte. Tout était souillé de noir, comme si quelqu'un s'était attaché à rendre irrécupérable chaque parcelle de ce papier peint.

Abattus par ce spectacle lugubre que nous renvoyait la pièce et sans plus un mot nous condamnables à jamais cette chambre, impressionnés par toutes ces horribles taches.

Notre pauvre vie continua dans cet appartement de fortune où il n'y avait que les quatre feux de la gazinière pour nous donner un peu de chaleur dans cet hiver glacial. Un filet d'eau sortait à peine des robinets, car sans douche il fallait des trésors d'ingéniosité pour pouvoir se laver décentement. Ne vous ai-je donc pas parlé aussi de cette improbable électricité, c'était l'un des grands mystères de cette demeure.

Ce courant électrique comme appelle alternatif ou continu, et qui dans notre cas relevait plus tôt de l'alternatif, il ne supportait pas plus de deux ampoules allumées. Le risque était grand de se trouver dans le noir complet.

Cette fée lumière décidait parfois de s'interrompre sans raison, ce qui entraîna rapidement de notre part, des mesures préventives. Quand le soir s'annonçait, on sortait moult bougies afin de parer à toute éventualité..Parfois on avait l'agréable surprise qu'une semaine se passa sans que la moindre coupure ne survienne. Malgré tout, nous restions attentifs à tout signe de faiblesse de cette fantasque tension électrique. Ainsi mon temps libre dans l'habitation, se passait le soir à réviser mes cours de la journée. L'inconvénient aussi c'était qu'il n'y avait pas de disjoncteur à l'intérieur du logement, cela devenait épique quand il fallait changer un fusible. Il fallait sortir de l'appartement, déplacer la table de la cuisine grimper dessus pour enfin atteindre sur le palier ces fameux fusibles qui dataient d'un autre temps. Mais diable ! Allez-vous me dire ou voulez-vous qu'il en vienne avec ses tapisseries tachées, cette mauvaise électricité, ses fusibles.

Oh, toutes belles, Je souhaiterais tant vous répondre. Ne plus abuser de votre patience, soyez indulgente, laissez-vous dorloter par la douce chaleur du foyer qui brûle à vos pieds dans cette nuit froide.

Laissez-moi raconter

Le mois de janvier 1972 arrivait à son terme, les jours s'étaient succédés aux autres et je rentrais souvent tard de cette école située à la périphérie d'Orléans. D'astreinte au poste de garde je laissais souvent mon épouse seule avec notre enfant..Un soir pourtant, étant rentré plus tôt qu'à l'accoutumée. On avait rapidement dîné et on s'était couché essayant de se réchauffer du mieux qu'on pouvait dans les draps glacials.

Le bruit de coups sourds et puissants nous firent sursauter en plein milieu de la nuit. Sachant que nous étions seuls dans les lieux, on s'était imaginé au début que c'était simplement un bruit d'eau de canalisations mal purgées.

Les coups forts continuaient encore et encore. Courageusement je me levais, pour définir l'origine, mais au bout de quelques minutes sans avoir pu deviner d'où les bruits provenaient, le silence revint. Intrigués mais nullement inquiets on se rendormit.

Quelques jours encore se passèrent dans cet hiver de 1972.

Vous me direz si élégantes Orléanaises, que le froid n'est rien, quand on sait ce que draine la Loire pendant l'hiver. Ce fleuve majestueux qui coule à travers Orléans, lui si beau l'été.

Hélas vous seules, pourriez-vous nous dire ce qu'il draine avec lui, ces immenses nappes de brouillard c'est cela oui, une ambiance de brume, une chape quasi permanente, et c'est dans cette brume que tout recommença. Vers les vingt-deux heures, notre maison silencieuse était encore sans lumière, car l'électricité avait comme d'habitude rendu l'âme. En soufflant les bougies, je rangeais mes livres et je me dirigeais fourbu vers le lit où je m'assoupis rapidement rompu par ma journée de cours et d'exercices physiques militaires.

Boum, Boum, Boum, les coups lugubres recommençaient. Soudain tout à fait réveillés, nous étions assis dans le noir, un long frisson nous parcouru, on écoutait sans savoir quoi faire. D'un bond je fus dans la cuisine et ouvrit la porte qui donnait sur le palier de l'appartement tout était noir. Les coups cognaient, cognaient, sans direction précise toute la maison en tremblait. Et puis comme la première fois, un silence oppressant succéda aux bruits. Bien sur, la vie m'avait déjà marqué de son fer rouge à 22 ans, je savais me débrouiller sans argent, sans compte bancaire, à cause et toujours de, trop de chèques en bois. Bien sur, on mangeait le soir un bol du lait premier âge empruntait au gosse avec des tartines de pain sans beurre cela on y était habitué depuis des mois.

Mais « ÇA » ces bruits personne ne nous l'avait enseigné, que faire, que dire et d'abord à qui.

Socialement isolés dans notre misère, on ne connaissait personne à Orléans et personne ne nous connaissait.

Qui, pouvait taper aussi fort que toute la demeure en résonnait et pourquoi ces coups ?

Ah! Vous pensez subitement et rétrospectivement à nous. Je vous vois malgré tout inquiète malgré le temps passé, rassurez-vous cela est déjà si loin.

Cette maison nous angoissait, on y vivez certes, mais toujours sur le qui vive. A l'affût du moindre bruit. Rien, non rien ne serait plus comme avant « ÇA »

Frissonnez déjà, car le pire est à venir.

Hélas ! Le service dans l'armée à ses bons cotés et ses mauvais, comme partout ailleurs.

Je campais en tant que chef de poste à l'entrée du camp de l'École, quand j'aperçus au bout de la ligne droite qui menait à la digne institution, un mini vélo qui se fonçait vers la grille de l'entrée.

Ma surprise fût de taille, ma compagne sauta de la bicyclette et s'effondra dans mes bras.

C'en est trop à supporter me dit elle, je quitte cet endroit je ne reste plus toute seule avec notre fils dans cette bâtisse. Les coups n'ont pas cessé depuis hier soir. Viens vite ! J'ai laissé le gosse tout seul là-bas.

C'était Pâques, donc un grand week-end. Sans attendre, j'enfournais le mini vélo dans le coffre de la voiture et à toute vitesse nous rentrâmes chez « Nous » à Orléans.

À peine arrivés, on entendait déjà dans la rue qui passait devant chez nous, ces coups qui venaient du logement, Après avoir rapidement récupéré notre enfant dans notre chambre. Nous attendîmes dehors jusqu'à la nuit que ces coups furieux cessent enfin. Même si je n'étais pas rassuré je n'osais en parler à personne. Quant aux autorités je connaissais déjà leur réponse. « Les Fantômes n'existent pas » C'était la meilleur façon de se faire discréditer d'une école.

Pourtant, On avait bien essayé d'en parler à nos familles mais là aussi on nous avait rapidement débouté. Cela n'existe pas, nous avez tils dit.

Qu'auriez-vous fait ? Il fallait tenir bon et croire, qu'un jour tout cela finirait par cesser.

L'incroyable nuit,

D'un coup, la lueur de la bougie vacilla sur la table de la cuisine là où je travaillais. J'entendais venir vers moi les petits ronflements paisibles de ma famille qui dormait dans la chambre juste à côté.

Vers deux du matin un bruit inhabituel me fit sursauter. La grande porte cochère du bas celle qui donnait sur la rue venait de claquer comme un coup de fusil. Machinalement je me levais et regardait dehors par la fenêtre.

Seul le brouillard insondable m'empêchait de voir, j'ouvris la fenêtre pas le moindre souffle d'air ne se manifestait dans cette nuit noire.

D'un pas décidé la bougie dans une main je descendis précautionneusement l'interminable escalier qui donnait vers la porte en bas. J'ouvris le battant sous le porche et constatais incrédule que la grosse porte donnant sur le dehors était bien fermée.

Par précaution, je donnais encore un tour de clé supplémentaire, je fis le tour du jardin toujours envahit de brume. Cela semblait calme.

En remontant, je me remis au travail, encore une fois j'entendis distinctement cette maudite porte battre. Instinctivement je savais que c'était-elle, car parfois quand il y avait du vent, on oubliait parfois de la fermer.

C'était-elle, encore et encore, que j'entendais au milieu de la nuit. Plusieurs fois, le bruit se répéta. Je restais longtemps éveillé jusqu'à ce que le bruit cesse.

Par précaution, je tournais à double tour le verrou de la porte de notre petit appartement, enfin je me couchais épiant le moindre bruit suspect.

Il se passait sûrement des jours sans qu'aucune manifestation suspecte nous alerte.

Ce que l'on avait constaté d'une façon certaine c'est que ces 'choses' coïncidaient toujours avec les improbables coupures d'électricité et cela à l'heure où nous devions théoriquement nous coucher. Des faits encore plus troublants et étranges apparurent tout au long de ces mois d'hiver. Une nuit si fatigué de travailler mes cours, toujours attablé dans cette cuisine j'entendis les coups habituels: Boum! Boum! Boum !

Armé d'un balai je sortis sur le palier et accompagné de la seule lumière de la bougie. J'escaladais les quelques marches qui montaient au grenier. Criant, gesticulant, je tapais avec mon balai dans tous les coins. Je hurlais,.. Je ne partirai pas. Je ne sais pas où aller. Laissez nous tranquille. En redescendant l'escalier, les bruits intempestifs cessèrent brusquement.

Je fermais la porte et là, Les coups reprirent plus fort encore, quelque chose de surprenant eut lieu à ce moment précis. Quand j'ouvrais la porte de l'appartement pour deviner d'où venait les coups. Les coups s'arrêtaient. Je fermais « ÇA » reprenait...Je fermais la porte et « ÇA » Tapait.

« ÇA » jouait avec moi mais à quel jeu, et surtout moi je jouais avec QUI. Nerveusement j'esquissais un pâle sourire.

Je réveillais ma compagne qui essayait de dormir malgré les coups, je voulais être certain de ne pas rêver. Effrayée d'entendre et de me voir fermer et ouvrir la porte en cadence avec les coups, elle m'abandonna pour s'enfuir dans la chambre. Je compris à cet instant les tourments qu'elle devait ressentir seule avec le bambin. Quelqu'un me voyait fermer et ouvrir cette porte. « IL » s'amusait de moi et avec moi. Je n'étais pas angoissé en ce temps là. Mais l'effroi rétrospectif est venue bien plus tard. Au fur et à mesure, ont avaient pu assimiler que ces coups, ces bruits faisaient partie de notre vie.

La porte du bas claquait, des pas qui montaient dans le noir... Parfois le bruit venait de la chambre du fond. Bien sur, j'essayais de prendre rapidement la clé afin d'ouvrir pour voir si les pas derrière la porte pouvaient se traduire par autre chose que des bruits. Quand j'y entrais je ressentais toujours quelque chose d'indéfinissable que je ne pouvais m'expliquer. La pièce restait vide et glaciale. Hélas nous restions seuls à savoir ce qu'il se passait dans cette inquiétante maison.

Quand je revenais du travail ou les rares fois ou nous décidions de sortir le soir. Le pire nous attendait ; Resté à descendre ou à monter dans le noir total ce long escalier ou l'on sentait sur notre peau comme une sorte de frôlement glacial qui nous incitait à nous dépêcher de sortir de ce lieu terrifiant, le plus rapidement possible.

On courait en descendant le gosse dans les bras pour gagner la sortie ou à l'inverse quand on revenait ; On essayait d'atteindre sans perdre un seul instant le palier de notre appartement.

Soupçonneux et inquiets on jetait un rapide regard vers la porte du grenier qui malgré notre souci de la tenir toujours fermée, se retrouvait ouverte inexplicablement.

Avez-vous peut être connu, cette drôle d'impression quand dormant dans votre lit au plus profond de l'hiver, que vous ayez été seul ou même avec votre conjoint. Cette impression que quelqu'un ou quelque chose était assis au pied de votre lit comme un poids qui vous empêchait d'étirer vos jambes.

C'est cela, cette impression qui nous faisait bondir hors du lit. On allumait et puis rien. Mais ensemble on savait que quelque chose s'était assis un court instant à nos pieds nous empêchant de les bouger. Bien sur, on enlevait le matelas, le sommier on retournait tout, et puis épuisés de fatigue nerveuse et de sommeil, on refaisait le lit pour se recoucher en attendant impatiemment le lever du jour.

Pourtant un jour notre environnement proche changea.

Au début du mois de mars attirés par des bruits de camion dans la rue en bas de notre habitation, il se passait quelque chose d'anormale. Curieux, on se pencha rapidement par la fenêtre de la cuisine. Et là on vit arriver de l'autre côté de la grande bâtisse un jeune couple qui gesticulait. On les voyait s'agiter autour du véhicule de déménagement. Enfin on entendait de gens qu'on pouvait voir. Nous n'étions plus les seuls dans cette infernale demeure. Bien sur, les coups reprirent de plus bel sans s'occuper des nouveaux qui venaient de s'installer. La nuit surtout, mais nous nous savions que nous étions toujours dans l'incompréhensible.

Quelques nuits passèrent après l'installation des nouveaux locataires, encore une fois et totalement réveillés par les grands Bangs, Bangs nous fûmes surpris par des Tocs, Toc. Frappés sur la porte de notre palier. Surpris et prudents on vit débarquer au beau milieu de la nuit un homme jeune, en petite tenue, le sourire aux lèvres qui se présenta comme voisin dans l'immeuble. Fatalement, ou forcément on se doutait qu'un jour ou l'autre, ils viendraient D'un ton des plus aimable, il nous demanda, s'ils nous étaient possible d'éviter de planter des clous ou de taper violemment contre les murs pendant la nuit. Ayant, un enfant en bas age. Souriant malgré notre fatigue et notre angoisse, et surtout désabusés et incapables de pouvoir lui expliquer quoique ce soit de cette situation tellement scabreuse. D'un geste on lui fit signe de s'asseoir et d'attendre. Il fallu pas attendre longtemps pour que les bruits reprennent..

Incrédule le nouveau voisin se leva d'un bond, fit mille aller et retour entre chez lui et notre appartement pour vérifier disait-il, et pour finalement constater à bout de courses et d'arguments que ces coups étaient vraiment inexplicables.

« Ils » les voisins entendaient bien sur les coups de leur côté, au premier étage à l'autre bout de l'étrange bâtisse. Dans les jours qui suivirent, toujours aussi traumatisés par ces bruits et surtout incrédules, ils vinrent nous rendre visite. On leur raconta tout, la pose des tapisseries, ce que l'on avait entendu et subit depuis des mois. Comme nous au début, ils avaient douté et puis intrigués et maintenant passablement inquiets pour leur vie future dans cette maison. Comme nous ils n'avaient pas d'argent pour se loger plus décentement. Ils ne savaient, plus quoi penser de ces manifestations.

Ils avaient entendus eux aussi deux ou trois jours auparavant ces coups étranges. Ils avaient bien cherché d'où pouvaient venir ces coups mais comme ils le témoignaient après leurs recherches cela venait de partout et de nulle part. Nous étions si soulagés de plus être seuls à entendre « ÇA » Des jours passèrent toujours entre les claquements de portes et les bruits.

Un soir pourtant devant une des entrées de la bâtisse, je croisais mon voisin qui dans le même temps m'invita à monter chez lui pour prendre un apéritif. Tout en discutant dans l'escalier, de choses et d'autres, nous arrivâmes enfin sur son palier une chose l'inquiéta immédiatement la porte était grande ouverte mais personne ni son épouse ni son bébé n'était là.

Il c'est passé quelque chose, me dit il, ma femme ne laisse jamais la porte ouverte surtout depuis qu'on entend ces coups mystérieux.

J'essayais de le rassurer en l'invitant à attendre son épouse chez moi. En fermant la porte il me suivit.

Depuis le matin le brouillard étreignait Orléans, il enveloppait, encore et toujours le petit jardin quand on longea la vieille demeure. On entra sous mon porche et on se mit à gravir les marches du lugubre escalier pour accéder au palier de mon logis. On essaya de taper à ma porte, mais personne ne répondit. Pas le moindre bruit ne filtrait de l'appartement.

Inquiets on se mit à crier pour se faire reconnaître. Enfin au bout de très longues minutes la porte s'entrebâilla, et on vit apparaître dans la pénombre deux visages déformés par la peur. C'étaient nos compagnes qui semblaient terrorisées. Tremblantes elles purent nous raconter pourquoi elles se trouvaient cadennassées. De bon matin après nos départ vers le lieu de notre travail. Les deux femmes avaient commencé à s'occuper du bain des nourrissons et les autres tâches ménagères chacune dans son appartement respectif. Le brouillard si intense en cette matinée les découragea l'une et l'autre, de faire leurs courses journalières.

Elles nous apprirent que cela avait débuté au cours de la matinée par des pas furtifs qui semblaient venir du grenier et qui semblaient se rapprocher de leur porte. Puis se furent des bruits d'objets que l'on faisait tomber sur le plancher du grenier juste au-dessus de leurs têtes. Enfin des portes se mirent à battre sans le moindre signe de vent. Paniquée par toutes ces manifestations incompréhensibles la voisine moins habituée 'Aux bruits' que ma compagne, et sans prendre le temps de réfléchir ni même de s'habiller, avait emporté dans ses bras son enfant et couru se réfugier chez nous, en oubliant dans l'affolement de fermer la porte de son appartement. Les deux femmes ne sachant plus que faire devant de tels faits qui s'intensifiaient de minute en minute et qui semblaient ne jamais s'arrêter. S'étaient enfouies au fond du lit en serrant leurs enfants dans les bras attendant notre retour. Le plus terrible balbutia l'une d'elle prenant l'autre à témoin qui la bouche encore tremblante hochait la tête encore de peur. Cela à tellement duré ces coups. Et puis il y a eut le silence et soudain des pas sur le devant du palier. On était paniqué au point qu'on a même calée la table contre la porte. C'est pour cela qu'on a mis tant de temps à vous ouvrir.

Je vois fort surprises en cet instant, vous qui croyez avoir peut être tout vu, tout entendu.

Étiez vous prêtes à « ÇA »

Il vous faudra vous attendre, à frissonner davantage et surtout, surtout, à ne pas vous émouvoir d'entendre soudain des bruits dans cette nuit si froide.

Enfin l'été arriva, qu'il fût long à venir on entendait toujours ces coups, mais les jours rallongeaient les nuits étaient plus courtes. La douceur de l'été, et les bruits qui venaient de la rue s'employaient à nous rassurer. Un après midi de ce bel été, nous formâmes un conciliabule entre nos deux couples

Il fallait d'une façon ou d'une autre savoir d'où pouvaient venir ces bruits. Car on pensait encore et toujours à une explication rationnelle. Que cela pouvait être de gros rats qui se battaient entre eux et qui pouvaient provoquer ce genre de bruits. Bien sur, il y avait le bruit des portes qui battaient sans explication. Mais il fallait réagir sans plus attendre ; On commença à fracturer toutes les portes des appartements du côté ou nous habitions et du côté ou vivaient nos voisins. On ne trouva que des pièces vides. On visita le grenier avec de grandes torches.... Il était entièrement vide lui aussi. Sans le moindre trace de rat. On ne trouva rien. Rien qui pouvait expliquer ces coups. Dubitatifs, après maintes vérifications aucun de nous n'osa parler de l'inquiétude qui grandissait encore, et encore.

Croyez le si vous voulez mais, on ne se fit pas tant prier lorsqu'on nous proposa un autre logement. Avec toutes les commodités modernes bien loin de cette macabre maison. Quant à nos chers voisins sachant que l'on partait, ils ne tardèrent pas à en faire de même.

Le silence revint enfin...

Benjamin un narrateur fiable !

Nécessairement, vous vous dites merveilleuses dames, tout ne peut pas s'arrêter là.

Que nenni, que nenni, ma Mie.

Hélas! Pour ceux qui viendront troubler ce silence ! Vous avez encore raison, rien n'est fini, tout est prêt pour que « ÇA » recommence

Je vous vois déjà fort impatiente de connaître la suite de cette improbable récit..

Les jours les mois les années sont passées, chacun à continué sa vie avec ses joies et ses peines.

Avec les souvenirs qui sont parfois enfouis au fond de nous, surtout ceux qui nous tourmentent le cœur. Soudain le temps d'une simple soirée comme une vague de fond, ils resurgissent et comme par magie anéantissent toutes les certitudes de l'oubli.

Le hasard ou la simple coïncidence me permis de rencontrer, un ancien camarade de cette école près d'Orléans.

Après l'apologie de nos souvenirs, notre conversation bifurqua sans que je n'y prenne garde sur ces événements lugubres qui étaient cachés au plus profond de moi. Abusé par quelques verres de bières, poussé dans mes derniers retranchements par mon ami. Je lui livrais les faits, dont je vous ai confié les détails marquants. À vous la gardienne de tous mes tourments, celle que j'ai entraîné là ou nul ne pouvait aller.

Je lui livrais enfin mes peurs rétrospectives, cet effroi qui resurgissait parfois dans mes mauvais rêves. Je lui décrivis mes nuits sans sommeil, à attendre l'inexplicable, l'incompréhensible toujours près à nous défendre contre 'ÇA' Nul n'été à notre place. Personne ne pourra en témoigner, sauf bien sur ceux qui ont été soumis à la vindicte des bruits de ÇA .

Entièrement convaincu par la profusion de détails et des témoins qui avaient pu assister à ces inquiétantes manifestations . Mon ami amateur averti sur ce genre de phénomènes ésotériques, se proposa d'aller sur place, un proche week-end pour voir et inspecter ce lieu si étrange que je venais de lui décrire. Je n'avais que peu de temps encore à passer en France, une autre mutation m'attendait déjà. Plus tard, englué dans les tracas administratifs relatifs au départ, j'avais partiellement oublié la conversation que j'avais tenu avec mon camarade quelque temps auparavant.

Pourtant un soir on frappa à ma porte, c'était mon ami qui venait me livrer ses impressions après sa visite de nuit dans cette incroyable maison et surtout me dire aussi ce qu'il avait vu.

Franchement si jolies, sur l'instant je doutais un court instant qu'il y soit vraiment allé.

Me laissant dans ce doute un moment, quand soudain d'un geste empreint de gravité, il sortit de la poche un morceau de l'inimitable tapisserie à grandes fleurs bleues que j'avais posé des dizaines d'années auparavant.

Et maintenant me crois tu, dit il en souriant.

Sous le coup de l'émotion je voyais resurgir ces souvenirs que je croyais à jamais oubliés, je restais sans voix un moment.

Je me repris, au bout d'un temps, Et alors, qu'as tu vu et qu'as tu entendu, mon flot de questions le submergea.... Tout est resté dans l'état que tu m'as décrits répondit mon ami. La tapisserie jaune de la cuisine. La même pièce du fond avec ces grandes taches noires rien n'a bougé tout était resté ouvert, quand j'y suis allé.

J'ai donc, attendu dans la nuit assis sur les marches de l'escalier, j'ai bien ressenti ce sentiment de froidure dont tu m'avais parlé. j'ai aussi écouté, et quand je suis allé chez tes voisins de l'autre coté en suivant la petite cour commune. Oui, j'y suis allé aussi dans la nuit, et là j'ai entendu « Ta » grande porte claquer. Je suis sûr que je l'avais fermé, car tu m'avais prévenu reprit-il en riant. Tu n'as pas eu trop peur, lui dis je. Il fit mine de hausser les épaules. Contrairement à ce que tu pourras penser l'appartement le plus lugubre, ce n'est plus le tien. Je relevais la tête soudain étonné, et lui dit pourquoi me dis tu cela.

Tu es bien assis continua l'autre, l'étrange va venir, attends et écoutes. Tes amis sont bien partis, peu de temps après toi comme tu l'a dis. C'était le noir complet quand je suis entré chez « eux » mais heureusement, j'étais armé d'une bonne lampe. Dans l'appartement, ou ils logeaient c'était ouvert comme ton propre appartement.

Mais, j'ai été vraiment très surpris, car l'appartement de tes copains était encore meublé de vieux meubles.

Les armoires étaient pleines de linges bien propres, les draps bien pliés. Le tout recouvert d'une couche de poussière qui ne datait pas d'hier. Dans un petit secrétaire il y avait encore des carnets de chèques non utilisées. Le lit même était fait, mais ouvert proprement le tout aussi recouvert de toiles d'araignées. Incroyable non. J'ai appelé, je suis monté au grenier armé toujours de ma lampe, mise à part quelques petits objets cassés, il n'y avait rien d'autre. Je suis redescendu et suis ressorti en faisant toujours le tour par le jardin. Je n'ai trouvé âme qui vive.

Tout cela m'a franchement intrigué, m'a avoué cet ami, Quelqu'un avait habité là, après tes voisins j'en été maintenant persuadé. Mais ou était passée cette personne.

Car tu es d'accord, tout en essayant de me convaincre, il agitait encore ses grandes mains, on ne laisse pas des meubles, son propre linge, ses carnets de chèques dans un simple tiroir, comme j'ai pu le voir. Pendu à ses lèvres, je coassai bêtement, et alors.

Alors, me répondit l'autre. Cette maison m'a donné, quand même froid dans le dos.

Malgré tout, je n'avais pas vraiment peur, reprit t il.

J'étais à pied d'œuvre, il fallait savoir ce qui c'était passé pour ce locataire. Et il continua à me raconter.

Quelques heures de sommeil récupérés en hâte chez des amis qui vivaient au faubourg Blanchot. Je suis reparti rapidement le lendemain matin en quête de renseignements dans la rue ou tu vivais. Personne ne savait, ne pouvait, ou tout simplement ne voulait me renseigner.

Personne sauf, ta voisine d'en face, une grand mère, qui habitait toujours dans cette rue, ta rue. Elle vivait bien sur seule, et elle voyait tout ce qui se passait dans la rue. Elle me décrivit avec force détails le jeune couple qui succéda à votre départ. Comme vous, ils avaient aménagé, mais contrairement à vous, ils partirent précipitamment au bout de quelques jours, en oubliant même l'antenne de télévision sur le toit, pourtant une antenne cela coûte cher, me fit-elle remarquer l'air un peu un peu chagrin. Ils devaient être très pressés les pauvres.

Quand je racontais à la vieille dame tout les bruits et les manifestations et tout ce que vous aviez entendu, et subi. Elle releva la tête et d'un geste du menton elle marmonna, cela ne m'étonne pas. De tous temps même au temps de mes parents, ils disaient déjà à l'époque que cette maison portait malheur. Et qu'ils y avaient des choses étranges qui s'y passaient ; D'ailleurs, on percevait les bruits de l'autre coté de la rue même quand c'était inhabité. D'ailleurs, ma mère m'avait interdit de jouer devant le porche de cette maison, et aussi surtout de ne pas pénétrer à l'intérieur du jardin pour vouloir y jouer. En me racontant tous ces faits qui dataient, la bonne vieille avait soupiré. Vous voyez jeune homme même après toutes ces années je ne m'en approche pas.

D'ailleurs j'avais prévenu la compagne de votre ami. Que ce n'était pas une maison pour elle ni pour son bébé. Je ne leur ai pas tout dit à vos amis parce que personne ne veut plus me croire, je suis trop vieille. Car voyez-vous, j'en vois encore des choses. Même maintenant l'hiver quand le soir tombe en rentrant des courses, je devine une ombre près de la fenêtre celle du coin. D'ailleurs j'ai pris l'habitude de laisser tous mes volets fermés, du moins ceux qui donnent sur la rue cela m'évite de voir ce qui se passe dans cette lugubre maison.

Et l'occupant de l'autre appartement vous le connaissiez ?

Ah, ça oui, c'était une ancienne de l'armée j'avais discuté un jour avec elle,. Maintenant que vous m'en parlez , je me rappelle par tous temps je la voyais revenir avec son petit cabas. Et un jour je ne l'ai plus vu, je n'ai rien compris.

Elle est peut être décédée ? lui dis-je.

Avec sa langue bien pendue, la grand mère reprit comme si elle se parlait à elle-même, je lui avais pourtant dit de se méfier de ne pas rester toujours toute seule. De partir d'aller ailleurs si elle le pouvait. Et voilà plus personne ne m'écoute.

Attendez, me fit-elle encore, j'ai pourtant jamais vu d'ambulance, ni de médecin, ni personne venir la voir malgré le temps et mes conseils »

Un jour, je ne l'ai plus vu c'est tout. elle a disparu, voilà siffla la bonne vieille.

Mais cela ne vous a pas paru étrange de ne plus la voir, vous avez prévenu quelqu'un ?

Holà, Jeune homme, je suis trop âgée et surtout trop peureuse pour aller voir ce qui se passe là-bas. Moi, je m'occupe pas des affaires des autres, je l'avais prévenue à cette militaire.

Peu de temps après J'abandonnais ta voisine et me voilà de retour. Tu me suis reprit mon ami voyant que je baissais d'attention. Non, non, Je ne dors pas vas y continue. Cela m'intéresse énormément, tu penses bien que je souhaiterai connaître, le fin mot de l'histoire.

Voilà, je t'ai tout raconté, néanmoins il reste une chose encore. Ta vieille voisine regrette d'avoir fait peur à ta compagne en lui racontant, que quand elle était petite elle voyait pendant la première guerre mondiale le visage des mourants à la fenêtre de la chambre du haut celle à la tapisserie aux fleurs bleues que je t'ai ramené. C'est sur fit mon camarade un peu mal à l'aise, cela n'a pas du la rassurer à l'époque sachant tout ce que tu m'as raconté sur cette maison.

Pour revenir à cette vieille dame retraitée de l'armée, tu seras d'accord sûrement avec moi, me dit le copain, tu le sais que trop bien, nous sommes dans l'armée tous les deux et cette institution ne perd jamais la trace de quelqu'un, Même quand on est à la retraite comme cette dame qui a disparu.

Elle est peu-être décédée, je suis d'accord... Mais, elle devait sûrement toucher une retraite cette femme ? Et ses carnets de chèques, ses meubles, ses bibelots, ses draps ? Personne ne serait venu vider son logement lors de son décès. Et l'appartement personne ne l'a récupéré, c'est vraiment bizarre.

Regarde, ton ancien appartement lui était ouvert d'accord mais vide. D'ailleurs je suis allé me renseigner à la mairie d'Orléans ils n'ont pas connaissance d'un décès quelconque dans ta rue étrange non. Il doit bien avoir une explication reprit-il dubitatif, il se leva et il secoua la tête en se dirigeant vers la porte. Pour finir, il me dit d'un ton mi-figue mi-raisin : Si j'étais toi, je resterais loin de cette maison et je n'y retournerai jamais, il faut parfois laisser ce genre d'endroits à d'autres, à ceux qui y vivent depuis si longtemps. Sur ce simple bonsoir, avec ses dernières paroles mystérieuses il me laissa dans mes réflexions.

Chacun, s'engagea dans sa destinée, pourtant je n'ai jamais oublié son précieux conseil jamais je ne suis revenu dans cette rue dans cette maison là ou, j'avais rencontré Ça....

Pourtant croyez moi, j'ai souvent été tenté de le faire, revenir pour constater, ' s'il' était encore là

L'ESPOIR GUIDE NOS PAS,

Benjamin TROUILLET, un bon et fiable narrateur,

Ne vous croyez pas abandonnées, si belles dames et si charmantes demoiselles, ne croyez surtout pas que je n'ai point pensé à vous tout au long de ces lignes et de ces pages.

Mais, j'ai laissé quelqu'un d'autre vous narrer son point de vue. Mais, je vous le dis, écoutez moi, il n'est point fiable cet ingrat.

Mais, si gentille lady, qu'aurais-je pu faire de plus pour vous. Sinon que de vous avertir pour fuir ces vilains coins sombres des coins de vos murs, d'allumer toutes vos grandes lampes et vos bougies, pour qu'elles éclairent et ôtent toutes ombres qui pourraient pourtant tant vous effrayer. Enfin il faut-il croire que l'image de certaines souffrances de la vie des humains, ne s'est pas encore inscrite dans votre maison.

Pardonnez moi, mais mon esprit se brouille, il se perd dans les limbes. Devrais-je me souvenir de comment je suis sorti de cette chambre ou j'agonisais.

Comment ai- je pu sortir de cette chambre, me lever et marcher seul sans l'aide de quelqu'un alors que j'étais mourant. Ensuite, comment ai – je pu descendre, cet immense escalier alors que peu d'instants avant je ne sentais plus mon corps. D'ailleurs ne m'avait-on pas déjà condamné comme tant d'autres à accepter la mort dans ces atroces souffrances. Je m'en souviens maintenant, j'étais sur allongé sur le sol. Je ne voulais pas mourir et je me suis mis à taper avec ce morceau de pilon. j'ai croisé tant de gens mais personne ne semblait me voir. J'ai crié, je suis ici, mais tous semblaient m'ignorer. Ils ne me voyaient pas ou plus.

Je suis alors remonté dans la chambre. J'ai voulu reprendre le pilon pour les alerter, leur montrer que j'étais encore vivant ici tout près d'eux. Mais c'était fini, je n'arrivai plus à saisir le bâton avec mes mains. Soudain, l'infirmière passa à travers mon corps, mais je n'avais rien senti. Je compris sans vraiment encore l'admettre que j'étais sûrement mort. En tout cas, pour les autres ceux qu'on nommait les vivants. Sauf que moi je voyais tout, je sentais tout, mais je ne pouvais plus rien prendre ni toucher. Je n'existais plus.

Je passais maintenant à travers les objets comme une ombre. Je voyais les camarades mourir, leurs âmes comme un léger brouillard flottaient juste un instant et brusquement, elles s'enfuyaient vers ce trou de lumière, aucune d'elles ne semblaient vouloir rester avec moi. J'étais seul à ne pas pouvoir suivre, ce chemin incandescent de bonté.

Pourquoi moi, je voulais moi aussi partir comme eux, pour éviter de rester seul.

Un bref instant j'ai pensé à Madeleine et à ma vieille mère, elles devaient encore m'attendre, croire à un hypothétique retour. Mais en pensant à elles, je n'éprouvais plus aucun sentiment, détaché de tout. La peine c'est pour ceux qui vivent.

Bien sur je me revoyais dans les champs de labours ou je travaillais, il y a peu de temps encore. Je repensais sans émotion, à la mère qui devait se trouver seule dans la ferme. Qu'avais-je pu faire de si terrible pour que j'endure cette fausse mort. Je cru en deviner la raison, j'avais voulu refuser mon destin, en évitant de mourir devant ce peloton d'exécution. On me faisait maintenant, vivre en ombre pour expier ma faute. J'essayai de me persuader que cela ne durerait pas, qu'ensuite je pourrai faire comme tous les autres m'enfuir vers ce long boyau de lumière. Je le sentais et le voyait quand je traversais les murs avec toutes ces âmes radieuses qui s'enfonçaient en lui et qui disparaissaient à jamais.

Au début, je m'avançais souvent vers la lumière, mais rien ne se passait. Je sentais sa chaleur qui m'inondait à chaque fois. Mais il se dirigeait vers d'autres que moi. C'était insupportable, je me posais la même question : Pourquoi pas moi.

Depuis ma nouvelle situation 'd'ombre' ma vue s'était grisée je ne distinguais plus les couleurs, tout apparaissait sombre et gris. J'avais bien sur essayé de sortir de cette lugubre maison de ce tombeau, mais dès que je voulais franchir la grande porte du bas une force inconnue me retenait. Quelque chose me tirait en arrière. Je devais rester, je n'avais plus d'autre choix que de tourner et retourner dans ces pièces remplies de blessés. Je n'avais plus faim, plus soif j'étais un spectre.

Certains mourants parvenaient à me voir ils gesticulaient en me désignant de leurs doigts, mais rapidement une infirmière les calmaient d'un geste. Quand les blessés ne sont plus venus, le tunnel lumineux à disparu complètement lui aussi. J'ai aussi compris que la guerre devait être finie.

Croyez moi mes toutes belles, les jours les mois sont encore passés et je suis resté. La demeure est devenue silencieuse et vide et de longues années se sont encore écoulées

Je ne voulais plus jamais monter jamais dans la pièce là où j'avais quitté mon corps. Bien sur des brancardiers à l'époque ils avaient emmené ma dépouille comme ceux des autres camarades qui étaient décédés. Mais sans que je m'en doute une autre ombre s'était tapie bien avant moi et cela depuis fort longtemps, dans cette chambre celle à la tapisserie aux grosses fleurs bleues, que j'avais vu poser par des nouveaux habitants de la maison. Je percevais que cette ombre avait pris possession des lieux avant que je n'arrive en tant qu'ombre. Je l'avais bien sur senti dès que j'étais passé de l'autre côté du monde des vivants, Il s'était dissimulé mais je ressentais sa haine qui émanait de son spectre. D'ailleurs au début, il prononçait des mots que je ne comprenais pas, dans une autre langue que la mienne. Il devait être Allemand ou Prussien. Parfois quand j'errais comme une ombre, sans but dans l'immense bâtisse. Je surprénais, son ombre maléfique qui montait et descendait sans cesse le long de l'escalier.

Il me regardait farouchement, mais il ne pouvait encore rien me faire ,malgré toute sa haine que je voyais déborder. Il devait être là depuis la guerre de 1870, bien avant moi. Quand on avait amené tous les blessés de toutes les nationalités.

Quand on est une ombre comme lui et moi on n'a plus de but, on ne pense à rien le temps pour nous n'existe plus on est là et puis c'est tout. Mais contrairement à l'autre aucune haine ne m'habitait, simplement j'attendais. Parfois des gens venaient rapidement visiter la maison. Je sentais alors l'ombre du prussien qui s'agitait menaçante. J'entendais qu'il était en fureur.

Un beau matin, je fus reelement surpris, un jeune couple était en train de s'établir dans un des appartements au premier étage de la maison. Ils avaient commencé à tout déblayer, et a tout frotter, même la chambre de l'autre. Contrairement au Prussien j'étais content de voir des gens vivre. Dans leur appartement ils avaient ouverts toutes les fenêtres. Ils avaient même mis une belle tapisserie à fleures toutes bleues. Je passais et repassais au milieu d'eux, j'étais tout heureux. Je surveillais que l'autre ombre ne vienne pas près du berceau du bébé. Il me voyait, car il souriait quand je m'approchais de son berceau. Que d'efforts les parents fournissaient pour rendre ce tombeau habitable.

Mais cela n'a pas duré, la haine de l'autre Prussien commença à suinter des murs de la chambre, là ou il se cachait tout le temps. Je l'entendais proférer ses menaces contre les vivants. Je ne savais pas comment les avertir du danger que représentait l'autre ombre, pour leur famille. C'est comme cela, que j'ai essayé de les prévenir en criant encore et encore, PARTEZ, PARTEZ, mais VITE » mais ils ne m'entendaient pas, sauf le bébé qui se mettait à pleurer. À force de volonté j'ai réussi à pouvoir cogner contre les murs. Je me disais, ils vont avoir peur, ils partiront et ainsi ils éviteront la haine et le mal que pourrait leur faire l'autre ombre.

. Je ne voulais surtout pas leur faire peur, mais simplement les avertir du danger.

La haine de l'autre grandissait, de moment en moment ils « LE » dérangeait de quoi je n'en savait rien. Souvent lui aussi tapait sur la porte d'en bas pour les effrayer ou alors il se tapissait dans l'escalier essayant de les crocheter pour qu'ils tombent avec leur enfant. il les guettait débordant de menaces mais en ces temps là il n'était pas encore trop fort. J'étais présent aussi, quand il avait fait peur aux épouses avec leurs bébés quand il était monté dans l'escalier et qu'il était resté sur le palier débordant de haine. En tapant pour montrer qu'il était là.

Oh ! Moi bien sur aussi je m'étais amusé avec un des maris, que voulez-vous si belles dames, je reste avant tout une ombre n'est-ce pas ? A l'époque, il était sorti sur le palier, je le voyais dans le noir, il s'agitait et puis il n'avait pas peur lui au moins. il avait même esquissé un petit sourire. Je pouvais enfin communiquer avec quelqu'un. Je tapais quand sa porte était fermée et je cessais de taper quand il l'ouvrait. Cela m'a bien amusé.

Mais le Prussien celui-là ! Il ne voulait qu'une chose se venger, leur faire mal.

Par prudence je restais souvent près du berceau du bambin, quand les parents partaient faire des courses et « Il « savait qu'il ne pouvait pas s'approcher de moi. C'était ainsi chez les ombres

Chaque ombre, a un périmètre qu'une autre ombre ne peut franchir. Certaines sont plus fortes que d'autres. Lui était plus fort. Son antre c'était la chambre, mais parfois il disparaissait je me doutais bien qu'il passait dans le grenier pour déverser ses torrents de frustrations vers l'autre couple qui habitait de l'autre coté de la demeure. Les nuits d'hiver quand il faisait grand froid, il s'arrangeait pour faire battre les grandes portes, celles du bas même pour moi une ombre, je pensais aux vivants dans quels tourments, cela devaient les plonger.

Une autre nuit je l'ai suivi quand il s'était assis au pied de « Leur » lit pour encore les effrayer.

Je crois que mes coups sur les murs ont porté leurs fruits. Un beau jour, 'ils' les vivants, sont tous partis les uns après les autres. Je ne voyais plus la mauvaise ombre du prussien, réfugiée dans sa pièce à mûrir sa vengeance contre d'autres vivants.

Je devinais sa force haineuse qui amplifiait, une puissance que je ne pouvais plus désormais contrôler. Il se passa un long moment où nul vivant ne vint habiter dans cette bâtisse. Et comme la première fois d'ailleurs, je fus surpris d'entendre et voir un nouveau couple aménagé dans le logement du haut. Connaissant les affres que subiraient ces gens, je redoublais d'efforts avec mes coups la première nuit. Ils ont aussi voulu occuper la chambre aux fleurs bleues. Je crois que l'autre ombre a réussi enfin à se montrer devant eux, car je les ai entendus la femme et l'homme crier et s'enfuir dans la nuit. La femme hurlait « Il y a quelque chose dans la chambre ».

Ils ne sont jamais revenus, peut-être un court instant le lendemain pour prendre leurs affaires et partir. Eux au moins n'ont pas tardé. Savaient-ils, au moins à quoi ils avaient échappé grâce à moi, car le pouvoir maléfique de l'autre ombre grandissait.

Au début, j'arrivais à le contrôler et aussi à le comprendre, car quand on est de l'autre côté du mur de la vie, tout est facile on comprend tout, on n'a jamais plus besoin de parole pour communiquer. Il essayait de dissimuler ses pensées mais avec une autre ombre ce n'est pas nécessaire. Il ne pouvait rien me cacher. Je voyais tout en lui, surtout son passé de vivant, Il se nommait avant Carl Philippe GLOAUSE, issu d'une famille de Silésie. Il avait été noble et capturé par les Français dans les années 1806 après une bataille meurtrière pour les deux camps.

La haine avait grandi en lui, car son orgueil démesuré, il n'avait pas supporté en tant que noble d'être dans un chariot de blessés comme n'importe qui. Cela il ne l'avait pas supporté. Surtout que quand il était resté, allongé entouré de blessés dont la plupart Français, aucune personne ne lui parlait et le comprenait.. Débordant d'une haine féroce envers ces gens qu'il considérait de rang inférieur, il était mort seul dans le coin de la chambre.

Sa méchanceté l'avait automatiquement refoulé du tunnel de lumière. Il devait lui aussi expier. Mais sa vindicte envers les vivants, avait augmenté d'années en années. Au début, je devinais ses pulsions, tant que la maison était vide. Mais la venue de vivants avait ravivé toutes ses turpitudes. Son ombre à présent se nourrissait de la peur qu'il provoquait. Il devait pressentir aussi que jamais plus il ne quitterait cet endroit. Je me suis souvent demandé, si ma présence du moins celle de mon ombre. Si tout cela n'avait pas été calculé dans un but précis, si je mon rôle ne devais pas servir à contrôler cette chose qui hantait la demeure avec moi.

« LUI » Cette ombre sortait de plus en plus souvent, de sa chambre où allait-il. Je ne saurais le dire en tous cas je ne pouvais plus le suivre comme avant, car IL était bien plus fort que moi.

J'aperçus un jour d'hiver une vieille dame au dos voûté qui portait un sac de provisions. Cette femme que je voyais traverser le petit jardin dans le brouillard d'Orléans. Je n'aurai jamais pu imaginer qu'elle vivait dans un de ces appartements de la vieille maison, ceux qui étaient de l'autre côté. On n'entendait jamais aucun bruit même quand elle montait les marches du vieil escalier en bois. Je comprenais maintenant... 'L'AUTRE' traversait le grenier pour rejoindre l'extrémité du bâtiment, justement là où vivait la vieille dame. Qui faisait-il.

L'ombre du Prussien s'acharnait encore une fois de plus sur les murs de la chambre tellement noircis de toutes ses colères. Je profitais d'aller voir où vivait la grand mère. Quand je traversais les murs reliant son appartement. Je découvrais un petit coin douillet d'une ordinaire et paisible retraitée. Mais j'eus beau la chercher elle n'était plus là. Il n'y avait personne ni dans le jardin ni au grenier, pourtant j'étais certain que je l'avais vue entrer. J'attendis longtemps devant sa porte mais jamais plus elle ne revint.

Convaincu que L'AUTRE y était pour quelque chose, dans cette disparition mystérieuse Qu'en avait-il fait ... Même moi je ne sais pas ou il l'a mise ni ce qu'elle est devenue. J'étais trop faible pour lui résister, il avait dû l'entraîner dans sa chambre mais pourquoi.

Voyez si tendres Dames, on parle souvent de la mémoire des murs, des Poltergeist, de tous ces bruits créés par les gens qui habitent ces maisons ou ont lieu ces phénomènes. Croyez moi , nous sommes des OMBRES, bien évidemment. D'ailleurs, ils étaient quatre au début pour témoigner des bruits, et de ces manifestations. Imaginons maintenant qu'ils aient pu créer tous ces bruits par la seule force de leurs esprits.

Non, Non, Ne me contredisez pas chère demoiselle, je vous vois déjà fort contrit (ennuyée).

Laissez moi continuer. Pourtant je croyais, vous avoir convaincu.

Reprenons, d'accord uniquement par leurs esprits. Ils auraient pu faire taper la porte du bas et aussi les pas sur le palier. Les coups dans les murs qui partaient et qui qui revenaient quand l'un des humains ouvrait et fermait la porte.

Mais alors l'autre couple qui est venu bien plus tard, eux aussi c'est par leur esprit. Oui, ceux qui étaient si pressés de partir qu'ils en ont même oublié leur antenne sur le toit. Pensez-vous réellement qu'ils avaient envie de tout quitter, alors qu'ils venaient sur l'instant d'aménager. Ironie de la chose pour une ombre j'ai constaté que les locataires de cette terrible maison, jeunes ou vieux sont tous partis d'une façon ou d'une autre.

Comme une larme sur la joue du temps,

Moi, je n'ai jamais pris le tunnel lumineux, je suis toujours là. j'attends. D'ailleurs l'autre ombre ' Le Prussien ' je pense que lui aussi il est encore là, mais alors au fond de la cave cette fois ci.

Pour lui, par contre rien n'a été simple par les temps qui ont suivis.

Un beau matin ils sont venus. Ils étaient bien trop nombreux à casser la grande bâtisse, les cloisons, même les murs de sa chambre ceux du Prussien ont été abattus, les fenêtres ont été agrandies tout a été refait, assaini. Ils en ont tellement fait, que je n'arrive même plus à savoir maintenant qui suivre dans le noir. Ils sont si nombreux ces locataires. Et puis, j'ai essayé de taper aux murs au début de leurs arrivées pour avertir que j'étais encore là. Cela n'a pas fait l'effet escompté. Personne n'entend plus rien avec ces télévisions, ces musiques. Et quand je tape trop fort, les locataires se plaignent au gardien.... Ce n'est plus une « vie » pour une ombre.

Qu'il est loin le temps ou on pouvait frapper et faire BOUM BOUM BOUM comme une ombre dans le noir

Note de l'auteur.

Ma Mie,

Doutez-vous encore !

On pourra toujours vous invoquer mille explications. Trouver encore d'autres gens qui vous persuaderont qu'avec trois ou quatre expériences pseudo scientifiques, que tout peut s'expliquer que cela reste du domaine de la pure fiction. Que nous étions à l'époque, guidés par l'imagination celle de la jeunesse. Hélas, ou tant mieux, car d'autres que nous ont pu témoigner de ces faits qui ont tellement duré. Que dire de ce couple d'occupants venus habiter après nous et qui n'ont pu résister à l'épouvante de « ÇA » et qui ont fui sans attendre. Et puis peu importe après tout, je ne peux renier ce que j'ai vu et entendu. Car moi, j'y étais.

Enlever l'extraordinaire, il ne restera plus que la vérité avait dit Sherlock Holmes. (Conan DOYLES).

